

LES LIVRETS DU MANDARIN

RÉDIGÉS PAR RENÉ-LOUIS DOYON

LÉAUTAUD PAR CI, PAR LA ET AILLEURS

Petite Découverte. Un Piège. Une faculté trompeuse.
La Bretagne Elue. Le pauvre Rictus et le triste Bernouard. Amours. Compléments à une Bibliographie
Iconographie incomplètes.

LE TRESOR DE LA HERSE D'OR
OU LE SECRET DE LA REINE

CHRONIQUES DU CYCLOPE

Le voyage des mots : De Bardot à Breugnon avec arrêt à Jumar. — Portrait littéraire : Un maquereau exemplaire. Benjamin Constant. — Quelques lectures : Bilan du Mystère. - Désert riche. - Ballets imaginaires. - Les Belles Performances. — Sur les Livrets. - Correspondance. - Notes.

LA CONNAISSANCE

2, impasse Guéménée

PARIS IV^e

Ce numéro 2 de la 6^e série est tiré à 1.000 exemplaires à 600 francs, 5 exemplaires sur Hollande van Gelder et 20 exemplaires sur Renage à 2.000 francs.

NUMÉROS PARUS :

NUMÉROS DE LA 5^e série n° 1 (avril 1956) *Les Prêtres mariés* etc., épuisé.

N° 2 (Décembre 1956). *Le Bestiaire de Villiers de l'Isle-Adam*. Merry England, Léautaud contre Maurois. Le Prix des Bouquinistes.

N° 3: *Marc Stéphane à la recherche d'une langue et du bonheur*. Les Labyrintes, Remy de Gourmont, Empereur de la Chine. Lettre de Léon Daudet. Théâtre et Livres, etc... épuisé.

N° 4 (Automne 1957). *Venise, Champ de mort*. Molière Panacée Universitaire. Chroniques du Cyclope.

N° 5 Etrennes 157-58. *Le Christ aux Romans*.

N° 6 *Ors et Poussières*. (Avril). Molière Panacée Universitaire. Les Chroniques du Cyclope. Fulgurance de Malraux. L'ascétisme au théâtre. Aveux. Repentirs. Boîtes à ouvrages, à lettres.

N° 7 *Fleurs de vitrines* (Mai). Pointes-très-sèches pour colorier 20 eaux-fortes, de Gaston Dardaillon consacrées à LA PLAQUE DES VOSGES.

N° 8 *Vacances* : Hors d'œuvre : L'Evadé de St-Germain-des-Près, Paris d'août. — L'ENFANT PRODIGUÉE, Epilogue, note historique. Chroniques : Des pays, des tempéraments. Pièces préférées. Boîte aux lettres, etc...

N° 9 *Retours* : *Niagara-Chut* ! Goncourt for ever. Pseudonymes, masques ou alibis. Les filles d'O. 4 contemporains. Rictus. O'Cedar. Don Juan.

N° 10 Le 50^e (février 59) *Centenaire par décret*. Exégèse des Diaboliques 2 dessins, etc...

NUMÉROS 1 DE LA 6^e série : *Tragédie au Couvent, comédie chez les Sagoins de 1652 à 1944*. Léautaud par ci, par là. Extensions sur *Jeanne d'Arc*; Stendhal, Dostoïewski; Mazeppa et autres. Thétâre. Notes. Le banquet. Illustrations de David, Emile Compard, G. Dardaillon. Un sonnet de Jacques Bour.

(Chèques postaux : Paris La Connaissance, 25.340).

Droits de reproduction réservés à la Société des Gens de Lettres

Copyright La Connaissance 1957

LEAUTAUD

PAR CI, PAR LA ET AILLEURS

POUR M. G. D'ANGERVILLE

I. PETITE DÉCOUVERTE.

Dans « Le Mercure » du 1^{er} septembre 1937, Léautaud a écrit une page admirable de ton, de justesse, d'équilibre, de langue même intitulée *Portrait de mon père*. On sait combien il s'appliqua, après bien des hésitations, à écrire *In Memoriam* publié maintenant avec *Le petit ami* (Mercure de France). Ce texte définitif est plus long, mais pour les débuts paternels, il n'a ni l'intensité ni le relief de la leçon signalée. Sans doute, les personnages décrits par Léautaud offrent souvent plus d'intérêt par leur portrait que par leurs traits. Leur image, leur comportement, leur souvenir s'accrochent à un homme tellement attachant, à un écrivain si « présent » dans tout ce qu'il écrit qu'il les entraîne dans son orbe et avec eux le souci qu'il en a et l'opinion qu'il s'en fait. C'est ainsi que Firmin Léautaud, si peu sympathique, s'offre avec bien des curiosités. Léautaud le dit natif de Fours dans les Basses-Alpes, ce qui ne convainc guère pour des origines provençales. Il semble même que ce nom soit plutôt du nord et ce qui inclinerait à adopter cette origine, c'est

que Firmin Léautaud fut élève et lauréat du Conservatoire de Lille de 1866 à 1868 et y obtint un prix de tragédie.

La capitale des Flandres françaises est bien éloignée de Barcelonnette ! Mais cela est sans importance ; ce qui vaut plus de précision, c'est le rôle que joua au Théâtre du Français cet acteur même quand il ne joua plus et en devint le souffleur. Paul Léautaud, tout en signalant une connaissance étendue des rôles tenus par son père, des pièces qu'il aimait, semble ignorer qu'il remplit une fonction qui est très importante dans le théâtre contemporain. « Metteur en scène ». On indique maintenant le nom de ce directeur d'action, de ce responsable du jeu sur les affiches et les programmes comme la garantie supplémentaire d'un nouveau spectacle ; bien plus, cet agent spécialisé est, en général, associé aux aléas et aux revenus de la nouvelle entreprise. Firmin Léautaud fut metteur en scène accrédité rue de Richelieu, et j'en ai eu le témoignage en cette circonstance : un ancien acteur, M. Romain Gantois, de Mons, ayant lu accidentellement une de mes notes sur Paul Léautaud me demanda s'il avait quelque parenté avec un F. Léautaud dont il avait suivi la mise en scène très pratique de *L'Étincelle* d'Edouard Pailleron. Il m'apporta la plaquette (édition Calmann et d'après la grébigue, p. 57, cette édition date de 1910) ; elle était doublée d'indications à l'encre rouge copiées, m'assura-t-il, sur le texte de la mise en scène « qu'on achetait à M. Léautaud ou à l'éditeur ». J'écrivis aussitôt à Paul Léautaud cette découverte, qui me répondit aussitôt : « Il s'agit certainement de mon père, Firmin Léautaud ». Comme il ne manifesta aucune curiosité pour avoir le document, je le rendis à son propriétaire sans n'y plus songer. C'est en relisant *Portrait de mon père* et *In Memoriam* que j'eus des scrupules ; je voulus récupérer le document et M. Romain Gantois, en heureuse santé, me l'a confié et m'a précisé que les indications autographes à l'encre rouge étaient trans-

crites du texte original et qu'elles étaient si précises et si utiles qu'un acteur n'avait qu'à les suivre exactement pour que le jeu soit bon. Or en consultant la plaquette, on lit au dos du grand titre à la suite de personnages, l'indication suivante : « S'adresser, pour la mise en scène détaillée et le plan du décor, à M. Léautaud au Théâtre Français ». Cette mention doit figurer encore dans les éditions des différentes pièces dont Firmin Léautaud fut certainement le metteur en scène, ce qu'a paru ignorer son mémorialiste de fils.

Il y va aussi de ma faute, car si j'avais lu la notice et lui avait adressé la plaquette, il aurait profité de ces quelques indications pour nourrir sa curieuse évocation qui, si elle manque de tendresse, n'est pas dépourvue d'émotion et de tristesse. Léautaud a paru attacher peu d'importance au rôle paternel évidemment singulier et peu favorable à faire aimer ce retraité fourbu, atrabilaire, fatigué dont les activités diversifiées avaient été trop intenses. Il manque même de précision pour ses funérailles. Par discrétion, je n'ai jamais voulu lui indiquer une notice fort bien faite et qui maintient dans les annales du théâtre le nom d'un pauvre souffleur, d'un acteur qui fut bon sans atteindre au succès. On la lit dans une curieuse *Histoire du théâtre* en deux volumes in-4^o publiée probablement vers 1912 et connue des curieux sous son titre : *Dictionnaire des comédiens français (ceux d'hier)* par Henry Lyonnet.

C'est un ouvrage très utile et d'une solide information, avec même des portraits et des dessins. Voici le texte concernant le père et que le fils semble avoir ignoré mais non ses lecteurs actuels :

Léautaud Firmin Isidore, Prix de Tragédie du Conservatoire de Lille 1866-1868, Paris 1869. Odéon 1870-74. Souffleur à la Comédie-Française 1875 et années suivantes. Retraité comme tel, Courbevoie 1897-1903. En 1898, 64 ans ;

39 ans de théâtre, 500 francs de pension. Les obsèques de Léautaud furent célébrées le 27 février 1903 à Courbevoie ; la plus grande partie du personnel de la Comédie, avec M. Claretie à sa tête, y assistait.

Ainsi sont vérifiés certains détails : la date de naissance de Firmin que calculait Paul est bien 1834 ; un séjour à Lille que le fils paraissait avoir ignoré, ses rôles à l'Odéon. Peut-être aurait-il aspiré au Français ? Son goût de Paris avec les facilités que le grouillement féminin assurait à ses copieux appétits lui ont fait opter pour le métier de souffleur, à défaut d'acteur sur la première scène française. Son rôle de « metteur en scène » a dû lui valoir un certain renom et quelques revenus supplémentaires ; cela composa son « aura » professionnelle. Le mémorialiste lui a forgé la paterne en rude métal ; elle n'est évidemment pas de vermeil mais elle a des angles et des reliefs si vrais que nous les acceptons avec tout ce que Léautaud nous a détaillé.

UN PIÈGE.

Comme bien d'autres, j'ai postulé l'honneur de republier *Le petit ami* et, avec une obstination inflexible, son auteur a toujours opposé un refus. Des maisons nouvelles indiquaient — on ne sait sur quels espoirs — le titre précieux dans leurs collections ; aucune n'obtint — même à pourcentage élevé — les facilités pour un tirage même restreint, illustré ou non. Bien plus, un aventurier de la bouquinerie lança un bulletin de souscription et les crédules bibliophiles en furent pour leurs pertes, car l'entrepreneur — aussi peu autorisé que ses confrères — se contenta de garder les avances imprudentes à 800 francs l'exemplaire, il y a une vingtaine d'années. Pour ma part, je voulus contourner cette opposition et je décidai de publier clandestinement la suite du *Petit ami* que j'avais détachée du *Mercure* et qui a été

ajouté dans la réédition attendue (Mercure, 1956) sous le titre *Amours*. Je devais imprimer cela en Hollande sous une enseigne fallacieuse et l'écoulement en eût été facile et rapide ; mais voilà ! Je ne voulais ni tromper ni voler Léautaud. J'eusse accompli mon dessein, j'en aurais payé les droits certes, mais l'auteur aurait pris le fait comme une offense sans pardon. Je lui écrivis tout simplement que je désirais faire un joli volume de ce texte touchant, de cette chronique amoureuse, cet échec après l'autre, le grand, l'irréparable ; et Léautaud de me répondre : « Si ce texte avait dû être édité, il y a longtemps que ce serait fait » et de me remercier. Eh ! bien, ce que les scrupules m'ont empêché de réaliser, un coquin de Hollandais l'a entrepris avec succès et profit. Il n'y a guère un catalogue hollandais annonçait une impression assez récente et dispendieuse ; *Le petit ami* réalisé à Amsterdam à un petit nombre et criblée de coquilles dues à une méconnaissance du français ; elle était cotée 20.000 francs et rejoignait comme prix les exemplaires de l'originale. J'en référais immédiatement à Léautaud qui me répondit — et l'aveu dut lui en coûter — qu'il avait été sollicité par un Hollandais, il ne savait pour quelle œuvre, qu'il avait cédé pour une somme forfaitaire qu'en définitive il ne reçut jamais. Il dut certes posséder un ou deux exemplaires puisqu'il savait ce sur quoi je demandais des précisions ; son ton embarrassé en disait assez pour révéler une mortification. Avoir résisté pendant plus de trente ans aux offres les plus avantageuses et se voir berné aussi sottement, il n'y avait pas de quoi être satisfait et s'en voir reprocher la cause par moi ! voilà qui dut lui faire esquisser sa grimace caractéristique.

UNE FACULTÉ TROMPEUSE.

On devrait se défier des personnes qui écrivent un journal ; on ne sait jamais comment elles vont transcrire ce qu'elles

entendent, voient, rapportent et souvent déforment. Certes P. Léautaud offre beaucoup de garanties pour la sincérité de ses opinions. La mémoire qu'on n'a pas en vain définie : cette faculté qui oublie, n'est pas toujours chez lui très exacte ni quelque fois peu scrupuleuse. On ne lui en fait pas procès ; on ajuste. J'ai déjà signalé les incertitudes et les variations de son affaire Mortier. Je reviens maintenant à un fait personnel qu'il faut soumettre à l'équité. On lit en effet dans « *Le journal Littéraire* » (Mercure de France) 31 mai 1920 :

« R.L.D... le directeur de la Connaissance m'avait dit qu'il allait m'envoyer quelque chose qui probablement me plairait. Le portrait d'un homme qui aime beaucoup les bêtes et peu les hommes. Reçu aujourd'hui, une sorte de portrait d'une trentaine de lignes à paraître dans le prochain n°... c'est enfantin », et une page en deça, il rajoute : « J'oubliais de noter, à propos du portrait de R.L.D., je me suis amusé, il y a quelques jours, à écrire en quelques lignes un portrait de moi pour servir de prétexte en le donnant comme publié par un journal, à écrire quelques lignes dans une chronique sur la condition d'un écrivain d'aujourd'hui. C'est autrement véridique et libre que le petit morceau de Doyon ».

Il est regrettable de ne pas avoir ce portrait-type autographique, véridique et libre. Je pense même que c'est à cause de mon esquisse que P. Léautaud m'abordait peu après en me signalant que j'avais une drôle de manière de louer mes amis. Diable ! Je compris qu'il fallait être roide, juste et sans épanchement, ce que je fus par la suite et Léautaud m'en a assez chaleureusement complimenté pour n'insister pas sur ces réussites ; toutefois j'ai voulu relire ce premier portrait d'un écrivain que je respectais certes, d'un auteur de qui l'unique roman et le roman unique me bouleverse encore, et, sans hésiter puisqu'il n'est lisible que dans une rare collection de la revue « *La Connaissance* » (1^{re} année N° 5 mai 1920

p. 468), je le soumetts sans en changer une virgule, à la judiciaire du lecteur qui en mesurera la simplesse, la sincérité et la liberté encore que je connaissais peu celui qui en était l'occasion. Cela s'intitulait :

UN ICONOCLASTE (et pas autrement) : « *P. L. dans les allées du petit Luxembourg, caressait un chien perdu. En ces temps-là, on parlait de rationner un pain noir et ceux qui avaient à nourrir de doux animaux songeaient avec angoisse à diminuer leur part congrue pour la partager avec leurs innocents pensionnaires ; P.L. en hébergeait 15 déjà et ce surcroît de « famille » motivait le pli d'inquiétude qui barrait son front soucieux ; il releva ses lunettes, attacha une laisse au collier sans nom, et, excusant son geste, il murmura : « Ils m'apprennent un peu à aimer les hommes ! ». Tel est l'auteur du Petit Ami, roman en quoi chacun a vu une œuvre remarquable. Mais, ne vous y fiez pas ! son auteur observe ; il note, collige, retient. Sa probité littéraire ne connaît pas la camaraderie ; il a de l'amitié pour tel écrivain ; cela n'arrêtera point l'exécution du bas-bleu, femme du dit. La maison dont il est une des colonnes publie telle œuvre d'une autre femme ; celle-ci recevra son jugement cinglant ; le grotesque le fait rire, le tartuffe le fait rugir ; il mord quand il faut ; le cœur de L. est tendre, la plume de Boissard est une vigoureuse trique ; il a dépeint des athlètes et marqué au fer rouge leur front prétentieux ; c'est la juste manière de les envoyer dans la... gloire. Comme chez tous les combattifs parfois les coups portent, font naître en lui une hésitation, qui sait ? un remords. Cependant, il se ressaisit ; l'honnêteté est un garant. Tant pis pour les sots. Et qui a vu P.L., partir pour sa demeure chargé de croûtons destinés à ses chiens trouvés ne reconnaîtrait pas en lui l'ennemi des faux-dieux, mais ne se tromperait point en disant : voilà un brave homme ! ».*

Tel est le corps du délit. Un ami m'avait parlé du mal que

se donnait Léautaud pour les animaux ; il me l'avait dépeint chargé comme j'ai dit et où il l'avait rencontré. Que ce soit enfantin, j'en suis d'accord, mais en quoi cela manque-t-il de vérité et de liberté ? on se perdra en conjectures car, par la suite, nous devions mieux encore nous entendre sur la question *animaux perdus, soins à donner, et le reste*. Il a su que moins libre et moins heureux que lui, les chats perdus ont amené à celui qui les avoue les pires infortunes. J'ai cependant repris le portrait sous cet aspect. Léautaud protecteur et collecteur d'animaux perdus.

On sait qu'en 1942 la nouvelle d'une mort prématurée de P. L. avait été diffusée dans les journaux de la zone non occupée. Il répondit à ces oraisons funèbres *anthumes* avec beaucoup de vigueur et d'ironie dans la N.R.F. même concluant par ce trait : « *Partie remise !* » Je ne manquais pas non plus de l'occasion pour écrire un nouveau portrait de l'écrivain « (Livrets du Mandarin », n° 3, janvier 1942) sous le titre opportun *Amusements d'exil ou les Archontes jugés par Narcisse*, et je ne reçus aucun reproche car, en ces temps de malheur, je rencontrais assez fréquemment l'ermite de Fontenay. Sous le même angle, j'écrivis une autre notice dans « La Protection des Animaux » (Lyon, 2^e trimestre 1955, n° 154) uniquement consacrée à la louange du défenseur des animaux et j'en conclusais :

« *Cet écrivain, si maître de sa plume, a un souci vraiment humain des bêtes et il mérite d'être cité en exemple comme nous le citons à l'honneur. Le nom de P. L. est un honneur et une représentation exemplaires pour ceux qui défendent de leur mieux les bêtes sans liberté, sans protection, et nous trouvons que ce fleuron supplémentaire ne dépare point sa couronne s'il n'en est pas le plus beau joyau...* ».

En attendant de trouver dans un *Journal Littéraire* à paraître, un peu moins épuré que le dernier ?, une mercuriale

pour cette note, je n'ose mettre à sa suite ces déclarations virulentes d'André Rouveyre dans le « Bulletin de Paris », émaillées de : *Animal, Cloporte, Clown, Comédien, Maniaque, etc...* ; *Il n'a plus de bêtes que pour la montre...*

Le reste n'est pas moins violent et peut être exhaustif. Ce n'est pas le lieu de prévenir une injure qui me sera servie un jour ou l'autre par le torrent de cruautés servies par son ami André Rouveyre. Que chacun s'accommode de ces faits et en délibère.

LA BRETAGNE ÉLUE.

Si Léautaud a failli être soldat, il a hésité à devenir juge de paix. Le puissant Berthelot qui a fait si heureusement démobiliser l'auxiliaire de 1914, l'inférieur soldat qui arrivait aux Invalides avec une capote et un pantalon de velours, ou avec un pantalon militaire et une veste d'apparat, ou tournait à gauche quand un sergent indiquait la droite. L'ancien saute-ruisseau que le même Berthelot a failli faire nommer juge de paix (et à tout prendre il aurait fait un magistrat raisonnable et bien supérieur à celui que j'ai subi l'an dernier gonflé de toxines sébacées, de son importance et de ses ambitions), ce même Léautaud a été et demeure un vrai Parisien, un de ces hommes né dans cette ville attachante si on l'apprend bien et vous prend mieux. Un vrai Parisien ne saurait s'en éloigner sans vertigo et sans mélancolie. Léautaud était un de ces citadins comme on n'en trouve plus guère qui accomplissaient à pied toutes leurs courses et connaissaient tous les coins. Parmi ces vrais piétons (et pas taximanés comme ce lyrique J. P. Fargue), il faut rappeler le rageur Lucien Descaves qui, du fond de son XIV^e, arrivait à la rue de Richelieu. (la fortune tard-venue lui infligea une auto). Et le père Leclerc, que j'ai évoqué dans *Mémoire d'Homme* à la grande joie de Blaise Cendrars qui croyait être seul à le connaître et m'en a

écrit une lettre pittoresque. Léautaud donc quoiqu'il en ait écrit et en dépit de quelques courtes évasions, n'aurait pu quitter Paris. Sans doute sa vicieuse panthère l'a conduit en basse-Bretagne où il vint, plus pour cette femelle que pour le pays. Il nous en a conté cependant que peut-être, etc., Enfin vous l'imaginez juge de paix, en promenade aux environs de Pornic, suivi d'un chien et harcelé par son chameau, pardon sa panthère ? Moi, fort mal ! Toutefois j'ai par raccroc provoqué un aveu d'élection. Voici comment : un instituteur cultivé et passionné de lecture, un breton pas gallo mais bretonnant d'origine, de séjour mais non séparatiste m'avait écrit pour informations livresques, puis par amitié, elle dure encore ! Dans nos échanges épistolaires, le nom de Léautaud fut avancé car M. E. Olier était déjà un client littéraire du *Petit Ami*. C'était pendant la dure occupation. Je rencontrais de fois à autre Léautaud ou lui écrivais au besoin. Je lui transmis ainsi, pensant lui être agréable, la lettre de mon correspondant très passionné du solitaire de Fontenay. Après tout si cela l'embête, il me gourmandera comme il le fit une fois avec une fermeté réfrigérante parce que j'avais usé d'une formule trop affective ! Le résultat fut le plus opposé à ma crainte. Mon ami reçut la lettre que voici : elle intéressera par les divers incidents évoqués et par ce rêve, cette velléité, d'aller achever sur les bords de l'Océan, une existence déjà assez longue.

Fontenay-aux-Roses, le 6 décembre 1943

Monsieur, M.R.L.D. m'a envoyé copie, dans une lettre que vous lui avez écrite, d'un passage me concernant. Je me découvre ainsi un lecteur que je ne me soupçonnais pas et il me semble que je peux bien vous remercier de la sympathie que vous exprimez pour la nouvelle (fausse) de ma mort, résultat d'une erreur de radio certainement, et non d'un

dessein, et pour mon congédiement du « Mercure »¹. J'ai été en effet liquidé par un nouveau directeur, mégalomane et grisé de son ascension, après 45 ans de collaboration à la revue et 33 ans dans mon emploi de secrétaire lequel, si mal payé qu'il fût, représentait la principale de mes ressources. J'ai pris la chose de la meilleure manière possible. De pareils tours ont toujours quelque chose de réjouissant par un côté. Je me suis seulement permis de dire à ce malheureux qui se prend pour ce qu'il n'est pas, qu'il me faisait quitter une maison qui était peut-être plus la mienne que la sienne... Etes-vous breton ou êtes-vous en Bretagne seulement par carrière ? de 1914 à vers 1934 ; j'allais chaque année à plusieurs reprises en Bretagne du côté de Nantes un peu proche de la Vendée. J'ai fait aussi un petit voyage de traversée de Saint-Malo à Saint-Nazaire. (Je veux dire traversée terrestre). Le premier jour, ce pays m'a conquis, parisien pourtant et fils de parisien. Je ne sais quoi vous dire : Le ciel, la campagne, l'air, le ton de ce pays. Je ne dépenserais pas 10 francs pour aller dans le midi. J'ai rêvé un moment d'aller vivre mes dernières années tranquilles dans un coin breton retiré où ma rêverie aurait nourri son paysage... avec mes sentiments distingués P. L.

Ces aveux spontanés ne sont-ils pas touchants ? Si mon correspondant s'enorgueillit en toute raison d'avoir reçu un tel témoignage, les lecteurs du Mandarin méritaient bien d'en avoir la révélation.

1. Bernard, employé au secrétariat, devint directeur du « Mercure » à la mort de Vallette et crut tout avaler même en collaborant sans vergogne. Il congédia brutalement P. L., je pense avec une indemnité insuffisante. A mes questions, il haussait les épaules. A la libération Bernard fut arrêté, jugé sévèrement et mourut ruiné et devenu fou.

Léautaud n'eut aucune estime littéraire pour Jehan Rictus. En eut-il une autre ? C'est fort douteux. Ici mes souvenirs, mais non les documents qui ont échappé à sa légataire-à-tirages multiples et aux deux complices de celle-ci, vont montrer la perspicacité, la malice et même le bon sens du bonhomme consacré sans ambition et sans profit, sinon pour ses garnisaires, uniquement à sa passion littéraire et à ses jeux. Parmi les 26.000 lettres reçues par le poète et qui figurent dans le fonds que j'ai inventorié et classé après lecture, il n'y a qu'une lettre adressée par Léautaud à J. Rictus à l'occasion de *Fil-de-Fer*, et encore est-elle consacrée par la bande à louer un animal ! La langue artificielle, même artificieuse et souvent stercoraire de Rictus, a déplu au puriste qu'était Léautaud, capable des plus audacieuses peintures, des plus indiscrets aveux (l'héritière en a tiré déjà un large profit) mais répugnant à toute grossièreté et vulgarité écrites. Ses faiblesses sont en petit nombre et malgré sa rude liberté, il n'a jamais usé du mot que l'histoire a menteusement prêté à un général plutôt moins que loquace. Les lecteurs des *Soliloques* se gargarisent des nombreuses saillies dont l'une fut cruellement pastichée par Laurent Tailhade ¹.

Léautaud a cependant connu Rictus au « *Mercure* », d'où le poète pour son plus grand dam, s'est évadé et s'est imprudemment jeté dans les bras de son ami d'enfance Rey qui a vécu de lui et l'a maintenu sous un contrat draconien jamais élargi et toujours mal rétribué depuis la première édition illustrée par Steinlen jusqu'aux tirages dont son successeur tire encore bénéfice. Rictus, ce velléitaire, voulait

1. Je renvoie une fois pour toutes à mon *Rictus devant lui-même, Tailhade et Bloy*, épuisé maintenant malgré près de 4000 exemplaires en circulation.

chaque année sortir de ce lit de Procuste, mais il n'y parvint jamais tandis qu'avec le strict mais probe Vallette, il eût gagné le plus régulier pourcentage. Léautaud savait tout cela et le reste.

Un jour cependant, il partit en guerre dans un numéro du « Figaro Littéraire » avec un article plein de bon sens et de cruauté, article omis dans le commercial *Léautaud* (Gallimard) de sa palpeuse de revenus. Ce fut comme à plaisir, d'une roserie autant que d'une vérité exemplaires. Il parut en octobre 1933, précédant de peu de jours la mort du poète. Je crains fort que les lecteurs de Rictus et de Léautaud n'aient gardé ce magnifique pamphlet et on me remerciera (même les collecteurs intéressés) de les dispenser d'une recherche et d'une copie. Voici ce texte qui était fort curieusement encadré à gauche d'un Rictus long, effilé, vêtu d'un long par-dessus allant jusqu'aux pieds, tenant de sa main droite et sur son cœur un gibus à reflets, appuyé sur une cheminée garnie de colifichets et donnant toute l'apparence d'un riche gandin à barbe, avec une mention indiquant : « Rictus en 1892 » (ce qui peut paraître douteux) et sommé à droite de la photo d'un Rictus en casquette et aux poils blancs avec la mention : « Aujourd'hui » :

Une pension à M. Jehan Rictus, auteur des « Soliloques du pauvre » ?

Il paraît que la ville de Paris a institué une sorte de pension à donner à un écrivain parisien, arrivé à la fin de sa carrière sans avoir fait fortune. Il en jouit sa vie durant. A sa mort, elle passe à un autre. On a parlé, comme bénéficiaire de cette libéralité, de M. Jehan Rictus, l'auteur des « Soliloques du pauvre » qui firent sensation il y a quelque trente ans dans ces établissements de Montmartre dénommés « Cabarets Artistiques ». Jusqu'où l'art va-t-il se nicher ?

Tous les goûts sont dans la nature. Certains écrivains pré-

étaient assurés leur vie matérielle par un emploi, ce qu'on appelle, d'un terme peu joli, et inexact à mon sens, le second métier, ce qui reste à considérer la Littérature comme un autre métier, et faire tranquillement leur œuvre au petit bonheur de leur talent et de leur réussite. M. Jehan Rictus qui était dans sa jeunesse employé à la Préfecture de la Seine (il serait sans doute sous-chef de bureau aujourd'hui et à son aise, à moins d'incapacité ce qui est fort possible) a préféré quitter cette situation de tout repos pour se faire poète de cabarets. Je le répète, chacun son goût. Où le comique passe les bornes, c'est quand on voit les journaux à propos de cette pension donnée à M. Jehan Rictus faire de lui avec ses « Soliloques du Pauvre » le descendant de Villon ! « Notre Villon » retrouvé dans ses poèmes ? La même veine qui anime les Ballades du pauvre François ! Sapristi ! Quelle connaissance de l'œuvre ont donc ces appréciateurs ? L'ont-ils jamais lu pour errer à ce point et décerner à M. Jehan Rictus des lauriers qui sont à cent lieues de son front ? Rien de plus facile à comparer : Les poésies du Grand Testament à côté des « Soliloques » ! La merveilleuse langue des premières si pure, si savante, si évocatrice, restée si jeune, après tant de siècles, ces vers d'une émotion si pleine, si profondément humaine qu'elle émeut encore et qu'ils semblent écrits d'hier. Jamais un trait ni un mot vulgaire en dépit des sujets traités. C'est à la fois le très grand art et la perfection de la simplicité. Les Soliloques du Pauvre approchés de cela, comparés à cela, prétendus continuer cela et rappeler ? voyons ! C'est une plaisanterie qu'on a déjà faite sans qu'elle tint davantage pour M. Jean Richepin qui avait un autre talent et était un autre poète que M. Jehan Rictus !

Les Soliloques du Pauvre sont, à dire vrai, de la basse littérature, grossière et vulgaire, de la poésie bien faite pour les endroits où elle est débitée, pour tout dire d'un mot assez répugnante et faite surtout d'artifices et de trucs.

Villon n'a absolument rien à y voir. Cela n'empêche pas que nous avons vu revenir ces jours-ci les mêmes comparaisons à propos de la Légion d'honneur donnée à M. Jehan Rictus. En cette circonstance comme dans la première, pour nous peindre la triste situation dans laquelle se trouve M. Jehan Rictus, on a rehaussé les mérites littéraires du poète, les mérites domestiques de l'homme : M. Jehan Rictus lave son linge lui-même, il fait son ménage et sa cuisine lui-même. Mon Dieu ! Si vous voulez mon avis, à l'époque à laquelle nous sommes, où tout est si cher, un homme même plus ou moins écrivain qui n'est pas riche, qui a tout son temps libre, qui lave lui-même son linge et fait lui-même son ménage et sa cuisine, je ne vois rien là d'extraordinaire. C'est mon cas à moi-même que mes petits travaux littéraires n'ont pas enrichi et qui n'ai jamais d'ailleurs attendu d'eux ce résultat. Je lave mon linge de corps, je fais moi-même mon marché, ma cuisine et mon ménage, je me raccommode moi-même, cela même sans être favorisé de tout mon loisir comme M. Jehan Rictus...

Si à l'opposé de l'opinion que j'ai, ce sont là de si grands mérites, de si grands titres aux pensions et aux honneurs, je ne demande pas la Légion d'honneur, mais je demande une pension pour acheter du charbon pour ma lessive. (*Figaro Illustré*, oct. 1953).

Le brûlot n'aurait choqué personne. Rictus avait demandé et obtenu la Légion d'honneur, à l'occasion de quoi on pourra lire une lettre bien salace de Jossot passé de l'anarchie parisienne à la soumission islamique et qui ne pouvait digérer le pseudo-aristocratisme de son ancien révolté¹.

Le bruit courait alors de lui donner ce prix de La Ville

1. On la trouvera dans « Les Livrets du Mandarin », 5^e série, n° 1, avril 1956.

de Paris alors moins important que celui qu'on jette en pâture au pauvre pseudo descendant du père Dumas par la cuisse d'une grand'mère ou d'un protozoaire de la catastrophe Eugénie et quelque oncle ; que ces deux occurrences aient agacé et même indigné le solitaire de Fontenay, rien de moins étonnant. Si l'on n'a pas trop tripatouillé et cisailé dans *Le Journal Littéraire*, on constate que Léautaud ne parle pas de Rictus, et aux funérailles auxquelles j'assistais avec Alfred Vallette et Henri Bachelin, Léautaud ne parut point ; il n'alla pas non plus satisfaire sa curiosité de nécrophile. Vallette seul représentait son premier éditeur et moi son dernier. C'était signe d'indifférence et de moquerie.

A quelque temps de là, une association de videurs de soucoupes dans des brasseries du Quartier avait pris pour étiquette « Les Amis de 1914 », et un nommé Bernouard l'agitait. Est-il besoin de mentionner qu'il y eut une séance d'indignation pour faire un panégyrique du poète et le procès injurieux d'un écrivain qui n'en a pas moins continué sa vie digne, solitaire et pauvre. Les épithètes dépassèrent la mesure et le Bernouard en fut prodigue. Mais au fait qui est ce Bernouard ? un poétaillon élégant étrangement, se faufilant dans certains milieux littéraires, tapant ceux-ci et vivant de ceux-là et d'autres. Il fut la première fois remarqué quand au cours d'une tournée théâtrale, il s'avisa de payer une tournée au grand étonnement des invités ; il jeta une pièce d'or sur le comptoir, et la pièce fit une si étrange musique qu'on devait bientôt apprendre que Bernouard avait quelques accointances avec les faux-monnayeurs chers à André Gide et à d'autres ; il avait écoulé quelques louis de verre si savamment confectionnés.

Je me rappelle qu'en 1914, une femme vicieuse, claudicante et pittoresque tenait un salon bien singulier derrière la Closerie des Lilas ; elle aimait la bonne cuisine ; Albert de Berseaucourt qui commençait à s'y transformer en éponge,

le joli Georgette et beaucoup de jeunes gens y fréquentaient. Quand cette Mme Danville repérait un éphèbe de son goût et qu'elle lui offrait un costume, son monde n'avait besoin d'aucune révélation. Ainsi, feu Jehan Desthieux eut un complet opportun et je m'enfuis de ce salon périlleux pour ne pas m'en voir offrir. Pas de mérite, Mme D... n'avait pour mon goût aucun attrait, encore qu'elle était douce et montrait un savoir étendu et raffiné ; elle était plus drôle à rencontrer dans les lieux clandestins dont je parlerai quelque jour, qu'à connaître par les sens. Un jour une jeune écervelée qui opérait un naïf début dans ce salon où les abandons étaient de rigueur ou de pratique, était allongée au bas d'un canapé sur lequel dormait un vague militaire Bernouard ; dans un déplacement, son livret militaire tomba et la jeune dinde le ramassa, lut au hasard et demanda tout haut avec une naïveté sans retenue : « *qu'est-ce que ça veut dire : Le soldat Bernouard subira une peine pour avoir été contaminé par les troupes noires !* ». Du coup, tout le monde pâlit, toussa, cria et Bernouard réveillé arracha son livret à l'innocente de qui jamais plus le nom ne lui fut prononcé sans voir « sa chevelure se dresser et l'injure naître à ses lèvres ».

Beaucoup plus tard le même homme fonda une maison d'édition qui avait une rose pour emblème ; il n'eut aucun souci des droits à payer, ni de la pureté des textes. Une banque, La Banque Populaire et Paysanne, je crois, eut la crédulité de lui avancer les premières sommes qui lui servirent à publier *Les Œuvres Complètes* de ceux-ci et de ceux-là, à un tirage beaucoup plus illimité que le colophon ne l'indiquait (*Onestus faber !*) et comme il ne remboursait rien, la Banque le poursuivit, le fit condamner ; il usa de toutes les ficelles juridiques pour échapper à l'arme ; et au dernier assaut, près d'être saisi, l'honnête entrepreneur avec un complice que je ne désignerai ni par son nom ni par son nouveau nom vendit à un soldeur tous les beaux papiers qui

lui restaient, puis tous deux partirent jouir de leurs vacances ainsi assurées !

Je fus étonné d'apprendre ces faits par Henri Bachelin qui, lui, était probe et qui avait été alors nommé liquidateur de l'affaire en même temps que du « Monde Nouveau » failli aussi. J'y avais publié sans rien toucher *La mise au tombeau*. Henri Bachelin m'offrit sur ce qui lui restait en caisse de payer une part de mon dû. Je me contentai de prendre les quelques exemplaires qui restaient. C'est à cette occasion qu'on sut que Bernouard appartenait aux services de l'Intérieur, qu'il était intouchable, et en fait, les Allemands, si barbares avec ses coréligionnaires, ceux qui ont tué Max Jacob, Tristan Bernard et d'autres ont laissé vivre ce singulier éditeur à qui je refusais aux Deux Magots où il agissait une chevelure jaune et des élégances nouvelles en 1944, tout salut et tout rapport. Il tenta aussi les « *Œuvres Complètes de Léon Bloy* ». On sait ce qu'il en advint ; il tira à tours de presse, ne paya rien ni personne et quand on vint pour instrumenter, Bernouard avait fui même ce monde, marié dit-on, mais ayant passé sa rose et ses produits à un tiers insolvable ! Les millions des Bloyens éblouis sont encore en perspective ! Tel est le type, admiré de Billy, (il est vraiment pervers !) qui mena le bal ; oh ! pas même satanique, contre Léautaud dans l'occurrence. Des larmes de crocodile, des protestations de comptoirs, des injures grossières, des menaces même de bas orateur, tel fut le bilan de cette entreprise.

Le temps passa. En 1943, je fus par hasard désigné pour inventorier le fonds Rictus agréé par les Successions Vacantes. On sait que nul n'est plus allé au fond des secrets du pauvre poète. Les uns m'ont rendu justice pour l'œuvre de précision que j'ai menée à bien ; d'autres m'ont dit sans pitié. Je n'ai obéi qu'à ma curiosité et à mon désir du vrai, du vivant. Après la lecture de ce prodigieux diaire, j'avais

l'esprit agacé par les limites, la vanité, le vide de J. Rictus. J'en sortais ému par cette vie solitaire, cahotée et toujours conditionnée par le succès prolongé d'une seule œuvre, si bien que je rêvais d'écrire un roman dont voici, avec le titre, les données : *Le Géant Pygmée* ou *Le Pygmée Géant* : j'hésitais entre ceci et cela. Je voyais sur une couverture un homme long, effilé, accoté à un bec de gaz et dominant Montmartre et Paris que son ombre recouvrait et sur l'autre un Montmartre élancé au bas de quoi le même bec de gaz et le même homme étaient devenus un tout petit détail couvert d'ombre. Cela me passionnait à concevoir ; je dois avoir même ébauché ce roman douloureux : l'enfant, le solitaire, le pauvre, puis le lauréat, le glorieux, l'atmosphère de Montmartre, les aventures du bel homme, père d'un enfant qu'il nia, etc..., etc..., un beau drame, je vous assure (en rêve). Un jour en sortant de la Bibliothèque Nationale, je rencontrai Paul Léautaud. Il paraissait me voir sans déplaisir. Je n'éprouvais pas encore d'épreinte à lui parler. Après quelques aménités, je lui demandai conseil et lui exposai mon plan, sa réponse fut catégorique : *Ah ! A quoi bon cette affabulation ? ce que vous avez écrit sur lui est bon et c'est bien suffisant !* Il n'en ajouta rien de plus, et j'ai laissé dormir mon projet à peine esquissé.

AMOURS.

Arnold van Gennep m'indiquait un jour une boutique d'antiquaire qui était la première maison entre la rue de Seine et la rue Mazarine. L'immeuble a été démoli pour un semblant de square. La tenancière du lieu fort amène, me disait-il, fut un certain temps la seule amie de Léautaud, mais, ajoutait-il, elle ne put se faire en aucune façon à l'odeur désagréable dont les chats réfugiés empoisonnaient l'atmosphère de sa demeure, et elle avait ajouté à mon

confident qu'elle n'y résistait plus et le quittait. On trouvera sans doute des indices de cet échange peu durable dans quelque « Journal » ; ça n'est point mon affaire. Ce qu'il faut retenir de cette confidence, c'est que Léautaud eut beaucoup d'aventures très superficielles soldées en un échec. Marius Boisson avançait non sans raison peut-être, que Vallette en donnant le titre à ce livre émouvant et bien à part *Le Petit Ami* y avait mis malice, sachant les « Petits moyens » de cet amoureux aussi mesuré et tâtilon dans ses aventures que dans la littérature qui fut sa véritable déesse. Cela nous est indifférent. Je serais incliné à croire que les beaux bibelots qu'il admirait et relève dans ce chef-d'œuvre : *Ma Pièce préférée* sont peut-être le don de cette respectable antiquaire. La confidence rapportée ici remonte à 1926.

Depuis il a eu bien d'autres liaisons et bien d'autres femmes ont joué avec lui un rôle fugitif ou un sentimental et spéculatif, « Oh ! Marie ! endors-moi entre tes bras », quoi ? des dérivatifs, des nervosités, des besoins de détente sans noblesse mais suffisants. L'homme en souffrait plus qu'il ne l'a avoué, mais il est aisé de dénoncer cette bravade ; au vrai, il n'eut qu'un idéal érotique et amoureux : cette mère retrouvée, cette mère légère, devenue une autre et retrouvée trop tard. Il ne s'est jamais consolé de cette carence, de cette défaite, de ce vide. Le reste est banal, petite ou grande secousse ; un surgeon de vanité, une preuve à soi-même de virilité, de courage et peut-être d'héroïsme. Tout cela n'est que poussière, au regard du cas manifeste d'un homme voué à la littérature et dont l'évolution lente est manifeste. *Le Petit Ami* demeure avec 4 ou 5 confessions d'amour les plus sincères, les plus courageuses, une réussite unique. Sans doute, Léautaud n'y a pas atteint cette étincelante pureté où il arrive dans des récits comme *Ma Pièce Préférée* et d'autres pages ; on est étonné même quand on l'a pratiqué pendant tant d'années, sans fléchissement d'admiration, de

trouver — avec l'excuse d'une première œuvre — des faiblesses, des abandons, disons même des banalités qu'on ne retrouvera jamais plus. Dans la moindre de ses pages, c'est un étonnement de retenir au-dessus de l'émotion qui court dans ce drame psychologique des mots et expressions qui traversent une surface d'une harmonique unité, tels que : *Cunctation, Chouette, Miché, La tendresse passerait avant les contributions...* Je m'en fiche comme l'an 40... ça chauffe... Rigolons !

Enfin, le seul mais le détestable jeu de mots que lui inspire la nomenclature des courtisanes de qui il est secrétaire, confident et même l'ami, le tendre ami comme cette douloureuse Perruche ; *L'indicateur des grues de Paris* ! Passons condamnation. Un jeune écrivain peut avoir de telles maladresses. Mais quelle vérité, quelle grandeur, quelle pureté dans ces bruits de cuvettes, ces concupiscences, cette recherche enfin de vide du cœur ! Si l'on veut la mesure sentimentale unie parfaitement à la littéraire, qu'on écoute ce texte émouvant : *Propos d'un jour* qu'il a enregistré lui-même¹.

Un auditeur averti ne sera pas dupe d'une superficielle ironie ; c'est un magnifique discours sur le désarroi de ce cœur, sur la tristesse de ce couchant, sur le vide de ses amours et le regret d'une vie où il a manqué une mère, une déesse. Les autres occasions, les fiançailles, les servitudes, les faiblesses, les palpeuses portent le mépris qu'elles inspirent avec les bienfaits qu'elles en ont tirés. Nous préférons connaître derrière cette manière de bravache menaçant toujours le destin et insultant aux fortunes non sans amertume, un écorché qui n'est pas si aveugle pour ne pas toucher ses plaies, et leur refuser un dictamen. Nous préférons cet écri-

1. A Lis, Ecoute, 16, rue Delambre Paris, on trouvera ce disque et un autre ; mais j'adjure mes lecteurs à connaître cette belle page qui est une Haute Fidélité de la Pensée, de la Parole et de la Voix de P. L.

vain qui atteint une perfection quelle que soit sa mesure et nous comprenons que l'écrivain, le cabot, l'ironiste, le joujou de ses tyranes, reste pour nous un type étonnant.

Supplément à la bibliographie de Léautaud.

La chère héritière de Léautaud a eu beau utiliser deux complices pour dresser un biblio-iconographie ; elle n'a pas réussi à la produire complète, donc insuffisamment honnête et sérieuse. Son *Léautaud* (Gallimard) sent la hâte de passer première à peu de frais et de vite gagner encore. Nous n'avons pas à nous en occuper, mais nous allons compléter cette entreprise. Voici pour combler des lacunes de textes cités.

BIBLIOGRAPHIE

1. LA CONNAISSANCE 1920. 5 mai *Un Iconoclaste*. (Voir plus haut l'écho de P. L. lui-même).
2. LA VIE LITTÉRAIRE. 5 septembre 1923. *Paul Léautaud et Maurice Boissard* (nous n'avons pas gardé le texte de cet article qui ne doit avoir aucune importance).
3. LES LIVRETS DU MANDARIN, n° 2, mars 1931. *Un écrivain : Paul Léautaud-Boissard*, texte qui a été salué par une lettre fort belle de P. L.
4. LES LIVRETS DU MANDARIN, n° 3, janvier 1942. *Amusements d'Exil. Les Archontes jugés par Narcisse*.
5. LA PROTECTION DES ANIMAUX : *Défense des animaux* (à la louange de P. L.) Lyon, 2^e trimestre 1955.
6. LES PROPOS SUBVERSIFS DU MANDARIN (tirés de *Quo Vadis* et publiés sous couverture à 200 ex.), mars 1955. *Un fils naturel de Stendhal*.
7. LES PROPOS SUBVERSIFS DU MANDARIN, n° 4, 1955. *Une*

mort insolite, un livre insolent. Commentaire du volume de Robert Mallet : Une mort ambiguë. Cette étude a suscité une lettre de P. L. et une de Roger Martin du Gard.

8. LES LIVRETS DU MANDARIN, n° 1 (6^e Série) *Léautaud par ci, par là*. Les témoignages qui ont souligné ces différentes études peuvent se passer de la bibliographie officielle. Ne figure pas non plus dans le factum incriminé :
- 9 et 10. LIVRES DE FRANCE juillet 1956, 7^e année, n° 6, 12 pages avec une très bonne iconographie, et *Le Figaro Illustré*, octobre 1933 avec l'article analysé plus haut.

ICONOGRAPHIE

Voici les indications iconographiques défaillantes : Il existe un portrait de *Laboureur*, un crayon de *Pierre Gandon*, un dessin à la plume de *Simon-Auguste*. Le portrait d'*Edmond Heuzé* est la propriété d'André Billy. Il n'est pas fait mention des portraits exécutés par *Mlle Lefèvre* ; pas davantage des 2 portraits à l'huile d'*Emile Compard* ni de la caricature du même (Voir le dernier *Livret*). On lit dans les *Cahiers Paul Verlaine*, n° 39-40 (mars-avril 1956) un article d'André Guibert-Lassalle sur sa dernière rencontre avec P.L. et signalant la présence du peintre *Simon-Auguste* exécutant un portrait dont on trouve la reproduction dans le catalogue à Galliera d'une Exposition : *Les Peintres Témoignage de leur temps*. Ce serait le dernier portrait ; peut-être est-il acheté par Carnavalet ? Les serviteurs de l'héritière n'auront qu'à s'informer. On sait que le portrait de Matisse vendu 45.000 par intermédiaire a été acheté par André Rouveyre 75.000.

Quant au *Journal Littéraire* (Mercure de France) le tome VI est celui qui est le plus condensé, le plus expéditif, le plus libertin, voire pornographique. Pour la première fois, une table onomastique le complète ; tant pis pour les 5 premiers qui n'ont pas eu d'auxiliaires pour ce travail. A la ques-

tion posée : *Est-il amputé ?* On peut répondre sans erreur : *Certainement et abondamment* ; outre les redites, les retours du velléitaire, les dires de P. Léautaud sont souvent erronés, et peuvent passer pour injurieux, voire calomniateurs. Les éditeurs entre tels handicaps ne peuvent qu'être embarrassés et contraints à cisailer. Certains lecteurs qui ne sont pas prêts à suivre l'indiscret témoin perdent pied ; ils n'ont pas connu non plus les personnages qui reviennent sans cesse. Pour les autres, mieux informés, ils le suivront jusqu'au bout, trouvant plaisir et parfois régal à retrouver jusque dans ses fariboles et ses faiblesses cet incomparable mémorialiste.

LE TRESOR DE « LA HERSE D'OR » OU LE SECRET DE LA REINE ¹

POUR M. CLAUDE BOBY DE LA CHAPELLE

Vous prenez la rue par son dernier numéro, c'est-à-dire à partir de la rue Saint-Antoine, vous savez, cette rue qui avec son vocable *Petit-Musc* suggère un faux relent de parfum. La déformation des mots, une mauvaise leçon dans un acte où le clerc transcrit mal une sonorité confuse, la dénomination peut-être trop ancienne usée, et voilà une création fausse ! Qu'il y ait eu au moyen-âge, une rue chaude là, c'est certain, avec le voisinage d'une université légendaire. Bien sûr, la pute y foisonnait à peine plus qu'ailleurs. Des étudiants en goguette, des gens du guet, quelque moraliste,

1. C'est le premier chapitre du livre en préparation : *Mystères et Curiosités du Marais*.

peut-être l'ont désignée par une périphrase : *La rue-où-la-pute-y-musse*. Un pédant a voulu y voir même un lieu de réclamations de plaignants portant visiblement leur placet commençant par *petimus* ! On n'a jamais expliqué ce que demandaient ces impétrants et cette explication est sans valeur. La première a un fond plus solide, plus possible. En musardant à Angers, ne trouve-t-on une rue des *Petites Musses* ? et n'est-ce pas la même résonance, le nom du premier métier clandestin et la discrétion pour désigner leur aire : *Les petites cachées* ! déjà décentes dans la Bible, qui a une collection de professions originales ?

Petites Musses est un accommodement elliptique comme *l'Anjou*, discret, distingué, moins brutal que *les petites putains* qui, à tout prendre et même parquées, n'ont rien de petit. Ne trouvez-vous pas que cette appellation est plus coquette que *les petites femmes* comme il est dit maintenant par des gens de bonne compagnie ? Donc vous avancez et vous trouvez au 35 un bel hôtel du XVII^e siècle en démolition depuis peu. Savoir d'où il y vient, comment il a été fait ; vous trouverez toutes ces curiosités architecturales dans de fort bon guides, et s'il eût été plus important, on le trouverait dans les grands albums documentaires qui s'amenuisent dans Georges Pillemant. Je le prends maintenant après sa déchéance d'hôtel particulier en hôtel public, et maintenant détruit. Je suis bien allé chez M^e Aubron, notaire, pour tenir un enchaînement de passations. J'y ai été fort aimablement reçu ; mais j'ai peu appris sur « le mystère que je n'éclairerai pas » en dépit que j'en aie. Je suis remonté par acte jusqu'en 1878 avec une courte perspective en deçà. Bah ! les ciseaux actifs de ceux-ci ou de ceux-là, les épilucheurs d'archives comme M. Lemoine trouveront mieux un jour, et vous en décrocheront un pesant in-4^o, ou un in octavo plein d'images. Nous allons d'abord remonter seulement car il fréquenta le lieu, au règne du Père

Hugo alors qu'il était l'hôte de la Place des Vosges entre 1830 et 1848.

Le poète avait ses malices, croyez-le ! Si sa femme commit des extras orchestrés avec Sainte-Beuve, le poète eut une part plus abondante d'échappatoires et justement là, encore qu'il eut Adèle, Juliette et quelques autres ! Comment eut-il le désir de l'appétissante boulangère qui tenait échoppe un peu plus bas, à l'angle de la rue de la Cerisaie ? Cela a peu d'importance, mais le coquin la rencontrait à « La Herse d'Or » où il arrivait en tapinois. Après avoir quitté par la cour sa respectable maison, il enfilait l'impasse Guéménée alors assez peu fréquentée, traversait la rue Saint-Antoine, sans encombre et entraît à heure convenue à « La Herse d'Or » où il ne venait pas lire sa dernière Ode certes et où la boulangère ne lui apportait, en fait de miches fraîches, que ses radieux appas.

On faillit déclencher une embolie à un conservateur pudique de Musée en lui demandant, il y a peu, s'il avait trace de ces escapades et s'il était partisan qu'on fixât au mur de « La Herse d'Or », une plaque portant à peu près : « *Ici V. Hugo aimé des dieux vient esjouir une déesse populaire* ».

Trêve d'indiscrétions ! Aux faits, je vous prie. Mais qui donc a rapporté ces incidents impondérables et nombreux dans la vie de l'hercule généralisé ? est-ce M. A. Fournier riche de parchemins et bien pauvre de révélations ? Est-ce M. Georges Pellement dans ses nombreuses consultations livresques ? Mais non ! que je suis étourdi ! c'est moi-même qui ai conté cette aventure et d'autres dans *La place des Vosges* aux chapitres des *Evocations cavalières* ! il s'agissait bien là d'équitation, en effet, mais n'allez pas croire que j'ai inventé cette belle voltige ou que je l'ai trouvée dans un ouvrage inconnu. Que non pas ! C'est le petit-fils du compagnon même de Totor qui dut en son temps avec lui tirer quelques carottes du pot-au-feu conjugal ou admirer

celles que cultivait son ami le poète. L'homme qui me contait l'aventure (pas le témoin, son petit-fils) était un ancien bel homme grand et droit, un tourangeau malicieux et bon enfant que je rencontrais souvent dans une taverne du voisinage et qui devait habiter à l'orée de cette inclyte rue. Nous étions souvent de rencontre ici ou là, et un jour nous croisant devant « La Herse d'Or », il me fit confidence : « Ecoutez jeune homme (qu'il était aimable !). Je ne peux pas retenir un sourire, m'effacer des images, des souvenirs que m'a légués mon grand-père et que me confirma souvent mon père. Quand je passe devant cet hôtel affreusement dégénéré, j'entends des exploits à la louange de Totor, car mon grand-père avait, je ne sais où, usé quelques culottes scolaires avec le poète retrouvé dans sa naissante gloire si près d'ici. Et il ne tarissait pas sur la puissance de l'homme » : J'interrompais : « Ainsi ce conquérant, ce chef-d'œuvre d'homme complet était bien celui qu'a décrit Léon Daudet quand il se souvenait d'avoir été — sans bonheur — son petit gendre ! »... Voilà comment j'acquis cette aventure de source directe.

Que de fois en effet, nous nous rencontrâmes devant l'hôtel tous deux, levant des bras étonnés et admiratifs ! je vous garantis même qu'un lecteur au moins de mon livre m'a certifié qu'il ne pouvait plus passer là sans suivre par la pensée Victor Hugo rasant les murs, entrant subrepticement dans l'Hôtel et voir la blonde boulangère à la gorge généreuse et fraîche comme la fournée qui embaumait chaque jour la rue, se précipiter et, au bout de peu, tous deux s'en revenir, l'un pour aller retrouver ses manuscrits et ses enfants, et l'autre son comptoir ! Voyez où je vous entraîne. Vous n'êtes qu'à moitié chemin. Cette « Herse d'Or » était il y a peu, un repaire de locataires interlopes, des déjetés, des aventuriers, un mendiant qui faisait les boulevards et revenait ivre-mort après avoir dépensé en alcools, le millier de francs de ses mendigoteries, des fellagas qui avaient d'abominables

filles pour les nourrir de leurs prostitutions, et de fois à autre, leur payer un voyage en Algérie, trafiquer on ne sait quoi, un véritable pandémonium ! Personne n'arrivait à payer son loyer. L'Assistance Publique ayant hérité de cet immeuble l'avait affermé sans garantie, en gérance, tant et si bien, que les derniers temps de son existence, une ancienne tenancière de 5 à 7 voulut mettre de l'ordre, faire payer ces gens s'accommodant d'un genre de vie bien particulier ; mal lui en prit, elle fut menacée, attaquée ; enfin un jour l'un de ses locataires fit exploser dans la cave un engin ; une partie de l'entrée s'effondra sans tuer pour autant l'ennemie visée. Alors l'Administration eut assez de plaintes, d'histoires et de méfaits et balayant tout le monde, démolit tout le corps de bâtiment, sauf un pan de mur extérieur. Attendez ! auparavant le capharnaüm fut vidé de son contenu, sans contrôle et sans représailles. Il y en a maintenant pour 50 années sans incident toutefois, et l'on vient d'enlever les chats réfugiés dans les décombres. Ceci dit — patience lecteur — j'arrive. Après le pain, la confiture sera servie qu'on va étaler pour la fripe...

Il y avait une curiosité dans cet hôtel : c'était sur le flanc sud de l'entrée, une pente douce et large qui donnait accès au fond de la cour à une écurie souterraine ; elle devait être fort bien aménagée. Un abreuvoir en maçonnerie était accoté à un mur et par un retour d'angle vers l'est, on atteignait... je ne sais où ; les débris d'une percée font soupçonner un couloir et le plus loin que les investigations ont porté, elles ont atteint le milieu de la rue Saint-Antoine où passent maintenant les voies souterraines du chemin de fer métropolitain (nouvellement appelé retape ou quelque chose d'approchant) Une écurie souterraine ? Mais oui. Je n'ai pas été consulter les grands albums qui, que, etc..., mais par curiosité j'en ai découvert une autre dans l'Hôtel Turgot — jouxte le Palais Bourbon et les sous-sols du Concert Pacra

sont les anciennes écuries de l'Hôtel Beaumarchais peu éloigné. Voyez-vous ça ! Une écurie souterraine où piaffaient les chevaux alors que les carrosses demeuraient dans la cour. Ça n'est pas si sot, et nos garages sous les maisons n'en sont qu'une petite réplique. Alors ?... j'avance... Une légende veut qu'avant la fuite pour Varennes, Marie-Antoinette serait venue là ou à côté, en tous cas dans ses souterrains qu devaient se croiser et s'imbriquer, enfouir un trésor. La malheureuse souveraine, la malchanceuse reine ne révéla son secret à personne ou du moins, il n'est nulle part de trace pour préciser l'endroit d'un pareil dépôt, avec son importance, et indiquer sa vraie destination. Rien ! pas un trait, pas une confidence, pour confirmer, repérer ou nier cette histoire ! Chez M^e Aubron, le dernier notaire on a bien les actes d'un Guillaume-Louis Paillon qui acquit l'hôtel en 1860, et son héritière signa un bail de location pour un M. Saint-Sauzel. Cette héritière mourut en 1917 instituant un hospice pour légataire universel, lequel transféra l'hôtel à l'Assistance Publique ; mais aucun de ces actes n'ont de formule restrictive. Cette absence d'indices même imprécis n'a fait qu'estomper, non effacer les dires. Une légende ne se dissipe pas aisément et peut-être que plus d'un des propriétaires des immeubles voisins se sont répété qu'il n'est pas de fumée sans sans un petit brasier. C'est ainsi que l'immeuble n° 37 qui vient d'être acquis il y a peu, porte dans son acte de vente le passage que le nouveau propriétaire, M.F. a eu la complaisance de me copier ; et lui aussi est bien obligé d'être convaincu que cette légende a quelque fondement puisqu'il a dû approuver ce qui suit :

« Le vendeur déclare exclure formellement de la présente vente un dépôt de pièces et objets en or et argent, de bijoux et d'objets précieux qu'on dit avoir été fait par un des vendeurs de l'immeuble... où il est caché ! ce dépôt n'a pas été

jusqu'à présent retrouvé. Dans le cas où les pièces et objets ci-dessus indiqués viendraient à être retrouvés, l'acquéreur devra remettre sans délai aux vendeurs les deux tiers de la part revenant au propriétaire, le dernier tiers restant... etc... »

Ce que l'Assistance Publique, propriétaire de « La Herse d'Or », semble ignorer, les propriétaires voisins, en maintiennent le crédit, on vient d'en administrer la preuve. Qui sait même si la démolition entreprise par les locataires anarchiques et mal poursuivis encore ne pourra pas donner quelque zèle à ceux qui doivent faire la place nette pour une nouvelle construction ? Ce serait piquant, mais cela paraît invraisemblable à moins d'une surprise dans les murs mitoyens et les sous-sols... J'ai poussé jusqu'au 7, qui est la seule maison authentique datant d'avant 89 : une gargotte d'où partirent fortement avinés, ceux qui devaient assassiner quelques Suisses et démolir la Bastille tout à côté. La gargotte intacte ou presque depuis 1789 n'a aucun sous-sol prolongé. C'est désespérant.

Si vous avez souri en songeant à l'athlétique Hugo, ayez un souvenir mélancolique pour cette infortunée Marie-Antoinette qui fut victime d'un temps trop gavé de bonheurs et aussi trop lourd de rancœurs, de misères ; toute cette féerie, toutes ces misères devaient conduire à une explosion, à un éblouissement, à une destruction. C'est certain. Tout ce périlleux feu d'artifice s'est éteint dans la tyrannie et résorbé dans l'aventure catastrophique de l'Empire faussement révolutionnaire.

CHRONIQUES DU CYCLOPE

LE VOYAGE DES MOTS

DE BARDOT SANS BRIGITTE A BREIGNON COLAS
AVEC ARRÊT A JUMAR.

Où conduit l'origine d'un mot ? A son histoire, son lieu de naissance, à ses conquêtes, ses égarements, bref à des origines dont il est la survivance, le témoin et parfois la relique quand il ne demeure pas une énigme. C'est passionnant certes et périlleux et n'attendez pas dans mon propos à rencontrer un athlète de ces problèmes savants. Je ne pensais pas m'en soucier quand la lecture d'un article paru dans « Le Monde » m'attira par les particularités industrielles et agricoles des Deux-Sèvres, m'a redonné à un souvenir et conduit à des précisions. Les informations sérieuses et toujours bien exprimées dans ce quotidien du soir contenaient une petite erreur sur la production muletière du Bas-Poitou et il faut par ce biais attaquer la question des « Hybrides » qui va dépasser le mulet par l'adjonction d'une publication adventice propre à enrichir le sujet.

En effet, il y a quelques années, j'avais compris dans une randonnée la visite d'une lectrice attentive et hospitalière qui habitait aux environs de Melle. Un déraillement de train attarda le Mandarin et le contraignit par ce retard à poursuivre sa route à pied avec sa suite et son bagage ; quelques kilomètres au soleil, c'était peu encourageant, et le voyage s'annonçait sans plaisir quand un attelage opportun résorba toutes les difficultés. Et voici qu'à Saint-Martin-lès-Melle, la curiosité me retint devant des petites loges métalliques accotées en demi-cercle dans une

prairie où se pavanait un beau roussin de cette Arcadie, revêtu de ses longs poils pendant en torsades et opinant de ses longues oreilles. Drôles d'écuries qui ne paraissaient pas précisément assurer la liberté à leurs pensionnaires.

C'était, information prise, un *haras de bardots*, baudets producteurs. Ne croyez pas que tout est dit ainsi et je n'ai pas écrit de reportage ; mais je n'aime pas ne pas savoir. Ainsi cette découverte nous entraîne dans des précisions linguistiques fort discrètes dans les dictionnaires quand elles ne sont pas contradictoires ou plus simplement évitées. En effet, ces livres utiles sont d'accord sur le mulet, mais peu engageants au sujet du bardeau. Pourtant les deux bêtes, tout en ayant des particularités communes sont différentes d'aspect et d'utilisation et sont préparées — si l'on peut dire de façon différente dans des haras spécialisés où on les obtient non sans application et difficultés. Disons net ! le mulet est le croisement *provoqué* d'un étalon et d'une ânesse, tandis que le bardot est celui d'un âne et d'une jument dite *muletière*.

L'origine de ces hybridations doit être fort lointaine et provoquée méthodiquement après l'observation d'accouplements de bêtes en liberté. L'homme qui la refuse aux animaux domestiques et tente toujours l'amélioration du labeur, a dirigé les hasards des produits hybrides. Si le mulet est une bête de trait moins belle et moins fougueuse que le cheval, en revanche, il a les pattes plus fines, le pied plus sûr dans les durs sentiers de montagnes et c'est une fort bonne bête de somme.

Le bardot qui a eu la même origine est moins svelte que le mulet, plus court, plus trappu. Il est facile d'en faire l'élevage mais il existe et a ses lettres de noblesse. Son appellation est rentrée dans la langue au XVI^e siècle et vient par l'italien ou autre truchement de l'arabe qui désigne ainsi la couverture de la bête, puis sa charge, enfin la bête elle-même. A défaut d'elle, avec les soldats d'Afrique, le mot a accès dans le langage populaire pour désigner une charge pesante et *déposer son barda* signifie clairement l'abandon d'un fardeau et une démission. Le Sage parle du bardeau dans un attelage ; Buffon le connaissait, ce qui n'a pas empêché la Grande Encyclopédie de le traiter de « curiosité zoolo-technique » à laquelle il n'y a pas lieu d'attacher la moindre importance.

A cette négation rapide, le Larousse, après l'avoir décrit et qualifié

de précieux, adopte l'avis de spécialistes qui en nient la réalité et se confinent à accepter que ce soit un âne plus petit. Voilà qui est audacieux, quand on sait quelles belles bêtes sont les ânes espagnols.

Pourtant il y a au moins un haras en Poitou ; j'ai vu un géniteur, et il est admis que le bardeau tire plus sur l'âne que sur le cheval. La langue poitevine a ses nuances ; elle dit *bardou*, et même *bardine* en appliquant les termes par analogie aux gens têtus comme on le fait avec le mot *mulet* et *mule*, avec toutefois un sens plus aigu que « *bête comme un âne* » par exemple. Pour le Poitevin, le mot *baudet* est un vocable noble. Si les haras de bardots sont rares ou le deviennent, il n'est pas possible d'en nier l'existence. Ceci établi, il faut souligner que les ouvriers de cette artificielle conjonction qui s'opère d'ailleurs presque incognito, se nomment, révérence parler, des *brelandiers* ; ne cherchez pas ; aucun dictionnaire ne les invoquent. Le mot même provoqua un scandale piquant pendant la guerre 1914-1918. Un préfet d'un centre producteur de mulets demanda au ministère de l'intérieur la démobilisation de ces spécialistes. Le haut fonctionnaire prit cette requête pour une plaisanterie pornographique et scandaleuse ; il fallut lui expliquer le rôle périlleux de ces... manipulateurs courageux et indispensables dans l'opération productrice.

Ai-je tout dit pour le mulot ? Un mot encore ! Le savant Charles Henry qui avait poussé la science physiologique jusqu'à peser les sensations se posait parfois le problème sans solution même pour lui. A quoi pense un mulot ? Il entendait ainsi le problème : quelle est la psychologie d'un hybride venu fouler la terre plus curieusement encore que les créatures normales ?

A ce point de considérations, un savant réputé parmi tous les linguistes et les romanistes : Pierre Gardette qui coiffe sa spécialité du titre honorifique (onor onus) de « Recteur Magnifique » (c'est l'usage) des Facultés Catholiques de Lyon m'adresse une étude (in-4°, Halle 1958) qui allonge providentiellement mon excursion. Il s'agit du *Jumart*, un hybride plus contestable encore que le bardot et moins connu que le mulot. Le mot prend des formes différentes dans les régions où il a un cours réduit. Notre savant linguiste n'est pas en vain l'auteur d' « Atlas Linguistiques » universellement réputés. Veuillez m'accorder un peu de crédit et votre curiosité aura plaisir à suivre le mot *Jumart* français admis, jusqu'à son origine grecque *Ximaïra*. Quel que soit d'ailleurs le

vocabulaire de cet hybride : *Jamart, Jomar, Jomor* et d'autres, il désigne le produit d'« un croisement de taureau et d'une jument ou d'une ânesse ». cet enfantement est purement théorique ; accessoirement on l'applique à « un chevreau hermaphrodite », c'est-à-dire à une malefaçon comme la nature en commet par accident et que le populaire caractérise par « veau à deux têtes » et proverbialement « mouton à cinq pattes » ; bête sinon monstrueuse, mais du moins anormale que l'éleveur tue aussitôt, crainte de maléfice ; l'ésotérisme de l'anormal se signale aussi sous la forme *jakamar*, dans le sud-est pour désigner une poule qui chante comme un coq, et qu'on exécute aussitôt comme agent de maléfice.

Pour ne pas être en reste avec le mulet métaphorisé, *jomar* désigne une femme hommasse, un enfant pétulant et même un grand bête, un sot ; tout cela est dans la logique du langage en liberté. Seulement le hic, c'est qu'aucun savant, aucun éleveur n'a connu de *jomar*. On conteste vainement et de parti-pris le bardot. On peut traiter de zoologie fantastique la création de cet hybride. Buffon à qui l'on en a envoyé un cadavre a reconnu un bardeau dans cette ossature. Il y a peu de témoignage en faveur de cette hybridité : celui de Bourgelat, fondateur de l'enseignement vétérinaire à Lyon, qui certifie en avoir vu dans plusieurs villes du Dauphiné et même au service des « équevilles » dans sa cité, et un savant allemand qui en a vus en Auvergne, en Vivarais et même à Bayreuth en provenance d'Arles où ils auraient été achetés en 1755 !

Il est tout de même curieux de n'avoir pour une bête aussi notoire et aussi utile que le mulet que ces deux témoignages et aucun spécimen. Elle ne paraît, et on va s'en convaincre, qu'un mot, non un être. Dans son admirable « Dictionnaire du patois lyonnais », N. de Puitspelu définit un *jomor* (c'est la prononciation de la Grand'Côte) un enfant joueur, et c'est tout. Cependant le mot vagabonde de la côte méditerranéenne jusqu'aux terres froides des Alpes et en Rouergne, le savant linguiste en a établi une carte sur laquelle on peut suivre l'extension du mythe : Dans les Alpes, on dit *zamaro* ou *ozomaro* d'une omelette de pommes de terre considérée comme une mixtion hybride en parenté avec la bourrative *bombine* vivaroise. Dans l'Oisans, *ozamarillo* désigne un être ni mâle, ni femelle. Le mot se transforme en *jameari*, *joumeri*, *joumère*, et *ozoumeris*, dans les Basses-Alpes. En Avignon, le voici *jumerle* en 1470, et en Provence *jumère* en patois *jumeroun* ; à Bourg-Saint-Andéol, illustré par un raté de Jean-Jacques et un souvenir de Stendhal, c'est le *goymère*.

Enfin dans l'Aveyron lointain, c'est le *choumarre* qui désigne aussi un être rétif, un indocile.

Sous toutes ces applications du mot, le support est le sens d'*hybride* anormal, unique, fantastique, etc. Mais l'animal demeure toujours inconnu. Le « Dictionnaire Royal-Français » du jésuite Pomey (1670) l'accueille sous la forme *Jeumar*, *Jumart*. Le « Dictionnaire de l'Académie » avalise le sens en 1694, mais dès 1672 il le souligne comme une *opinion contestée* ; l'édition de 1878 le tient pour hypothétique et l'édition de 1932 l'ignore. Bien ! Mgr P. Gardette, après avoir ventilé toutes les formes, signale les sens adventices, et parcourt tous les chemins, pour en arriver au plus bel aperçu de cette excursion géolinguistique : à savoir que le *Jomor*, *Jomart*, etc... vient du grec *ximaira*, notre antique *chimère* qui avait, chacun sait ces bribes de mythologie, un corps de chèvre, un buste de lion, une queue de serpent. Les massaliotes qui ont connu le sens grec, ayant déjà la fantastique *tarasque* et, ne trouvant dans la Crau ou les Alpilles aucun lion ni d'*hybride* supplémentaire, ont doté le bestiaire linguistique d'un animal ; ces coquins de galéjeurs du midi, capables de bien d'autres fables ont inventé le *jamar*... etc..., et c'est ainsi qu'un savant vous régale avec un labeur minutieux, spécial et difficile tout en vous conduisant à l'évidence que le *jomor* appartient à la mythologie zoologique mais à aucun cheptel comme le mulet et le bardot.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les hybrides ne sont pas nombreux dans les espèces animales. Les Zoos arrivent à faire croiser — non sans danger et avec quelles précautions barbares — tigre et lionne ; les sujets en sont fort beaux ; je n'en ai vus qu'enfançons et n'en sais pas plus. Pour un repas que j'ai organisé à Toulouse il n'y a guère chez une dogaresse exilée sur les rives de la Garonne, j'inventai à mon menu : Les *léporides aux groseilles-à-maquereau*, plat d'ailleurs succulent parce qu'il apporte à une chair insipide. En réalité, je n'avais pas trouvé d'*hybride* de lièvre et de lapine ou de hase et de lapin ; on trouve ces bêtes autour des fermes voisines de garennes mais non sur les marchés ; j'avais simplement traité des lapins d'élevage avec des condiments de la plus subtile sapidité. Les commensaux furent si surpris de la mixture qu'ils crurent à une révélation gastronomique. Je n'ai pas réussi à les en dissuader à la fin du repas... *un leporide* !

Au bout de mes dires, je ne vois pas de collusion possible entre l'unique, l'admirable chute de reins (Brigitte, chut !) et le mot qui sug-

gère cette merveille, car la psychanalyse est une farceuse si on veut par son truchement faire des rapprochements et trouver des causes cachées dans le lit de Procuste de l'inconnu. Toutefois, un hybride végétal me taquine, le *brugnon* qui n'est pas comme le dit notre cher Petit Larousse : « une pêche-à-peau-lisse », mais bien le croisement artificiel de la pêche et de la prune, une greffe, une anomalie, s'il vous plaît, un forçage de la nature, un fruit eunuque, mais exquis, comme la « chair du mulet » d'ailleurs plus fine que celle du cheval.

Quelle idée inattendue a conduit Romain Rolland à désigner un personnage inventé, artificiel, livresque surtout, *Colas Breugnon* ? Regardez-y de près, oserai-je vous conseiller, et vous en concluez d'abord que c'est un faux « oncle Benjamin » qui, lui, boit sec, caresse Manette jusqu'à menacer son indiscret mari et demeure un homme au cœur tendre ; vous m'entendez fort bien. Colas en est, si vous le permettez, le Brugnon, pardon le Breugnon. Cela vient-il tout droit du subconscient de l'auteur ? les mots conduisent loin, je vous en ai avertis¹.

PORTRAIT

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT AUX MANUELS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE PETIT DE JULLEVILLE A LANSON, HENRI DOUMIC, etc... : Uu MAQUIEREAU EXEMPLAIRE : BENJAMIN CONSTANT.

Il y avait, dans le vieux Rouen, une ruelle empuantie où s'écoulaient les déversements de tanneries et qui s'appelait fort congrument « eau de Rebec », le mot suggère le remugle d'un égoût et c'est un plaisir providentiel que le même mot souligne la noblesse nauséuse de Benjamin

1. Il est très vraisemblable que le commerce des mulets et des bardeaux est moins intense qu'il y a 50 ans comme d'ailleurs le marché des chevaux. Il y avait en Poitou, en Auvergne, en Velay, en Aunis et ailleurs d'importantes foires annuelles de mulets, de bardots et de reproducteurs. A St-Romans même, la Foire annuelle était si fréquentée qu'on logeait les chalands chez l'habitant si bien qu'une ferme du village continue à être appelée « L'Auberge » encore qu'elle n'a pas cet usage. Jusqu'ici ces élevages ne préparent pas de bêtes pour les boucheries. Peut-être demain.

Constant. S'il n'avait commis qu'un petit livre cynique et ennuyeux, menteur et faux comme sa personne, on pourrait ignorer qu'il fut un parfait praticien de ce qu'un Américain a défini avec bonheur « le second des métiers ». Cette définition lapidaire implique « le premier ». Il fut dévolu à l'épouse d'un diplomate « stérile et sans ressort », à la complaisante *Delphine*, à la volcanique Corinne, à la première putain d'Europe qui en comptait un nombre respectable en doublures du Directoire, la baronne de Staël, riche de tous les millions acquis par son ministre de père sur une abusive féodalité en Suisse et sur les finances françaises. Benjamin Constant fut le docile étalon de cette Junon à 36 Jupiters et même à quelques jupons. Il en fut le nourrisson quand il appelait *Mimie* cette Joconde qui eût mérité un autre vocable pris dans son canton de veaux ; par sa docilité, il en fut reconnu « le dessous de jupe », une manière de Lanskoï de cette manière de Catherine littéraire ; il fut le rebec des eaux qui n'échouèrent qu'une fois à noyer sa semence avariée. Fils d'un général qui vendait son militarisme mercenaire à la Prusse, à la Hollande, au plus offrant, et il se prénomma Juste ! et il était français ! (quel honneur !) et il se disait religionnaire (quel mensonge !), il fut lui-même un domestique-né, d'abord de la Cour de Brunswick. Fait pour toute besogne, ce bellâtre à poils de carotte pâle, pas beau, avec des yeux de poisson sorti de son élément, de longue taille avec un ventre ballonnant, le *Lebensei* de sa coquine a un véritable blason exécuté par des noms plus illustres que le sien.

Stendhal le dit *hypocrite* ; la Harpe, *flagorneur*, Joseph de Maistre, *petit drôle* ; Bertin lui, voulait une étiquette dans le dos avec *bassesse inutile* ; Joubert ne pouvait pas l'admettre. La délicate Pauline de Beaumont n'avait que mépris pour sa personne et le trouvait vraiment haïssable ; Lamartine assurait que son amitié abaissait. Un autre le comparait à une araignée ; tous ceux qui l'ont pratiqué ou vu à l'œuvre reconnaissent son *absence totale de scrupules* et l'on sait que rien n'a troublé la lucidité de ses scrupules ! qui a voulu que ce fut un Chérubin émancipé, alors qu'il tint avec hypocrisie le rôle de Faublas et qu'il était un tout petit Obermann ? Il se vendit en politique comme il fit payer ses exploits génésiques alors que tout son argent passait aux tapis verts des Frascati. Il exerça un chantage éhonté sur celle qu'il voulut épouser pour son argent et qui gardait son nom à cause du titre ; mais il lui donna une fille adultérine qu'il fallut *vendre* pour la caser. C'est alors que

Corinne voulut lui faire restituer quelques-uns des millions qu'il lui avait empruntés ! que faisait-elle ? Le mot *rendre* lui était plus mortel que les mots *courage* et *noblesse* lui demeurèrent étrangers. Prendre lui était plus naturel. Il devint pour ne pas restituer, un ténor, un maître-chanteur mondain ; il menaça de ses lettres celle qui l'avait si impurement abreuvé ; il voulut publier les lettres de Corinne et révéler qu'elle avait débuté — cette impure — par Guibert, le fol amant de la passionnée Julie de L'Espinasse. La belle affaire ! elle qui comptait alors plus de vingt amants, résista à ce fantoche abusif qui se vendait tour à tour à Barras, à Talleyrand, à Bonaparte, aux Bourbons et secrètement et toujours aux louches Orléans dans la coulisse !

En amour, il avoue : « *Il y a peu de femmes qui soient insensibles à ma manière d'être absorbé et dominé par elle* ». Les malheureuses !

En politique, ce fut pire ; à celui-ci, à celui-là, à la République, à l'Empire, à la République. Il ajoutait à de telles vertus, celle de dénonciateur. Il fit envoyer un pauvre vieux prêtre à Cayenne, qui en mourut. Ce calviniste n'avait de sa secte aucune vertu, mais la haine du sectaire, un ornement de plus ! Et l'on voulut porter cette pourriture au Panthéon ! De cette stérilité, il ne sortit que revirements, passation de foi, et *Adolphe*. La critique littéraire la plus brave monta cette babiole en chaton.

Ce touchant imbécile de Laboulaye fondait à parler de ce « blond hardi, tout jeunesse et foi ». Homme crédule, telle est la mesure de ce barbouilleur. Barrès prudent le trouve *dillettante* et *fanatique* avec un mélange d'exaltation et de calcul. C'est déjà beau d'arriver à tant d'exactitude avec une confiance aussi restrictive qu'*Adolphe*. François Mauriac seul dénonce la bassesse lucide d'un tel écrivain, après le mépris de Barbey. Quant à l'ennuyeux Charles Du Bos, il va au dithyrambe et dans quel patagon ! La renommée littéraire de Constant est aussi une effraction.

S'il réussit dans ses maquerellages, c'est qu'il avait tous les dons impartis à ce répugnant métier et qu'il ne s'attaqua — en bon psychologue — qu'à celles destinées à subir son emprise délétère. Sa principale victime, la baronne était dévorée par les soifs de gloire et les appétits sexuels ; il en profita pour porter une livrée d'écailles. Elle eut pourtant plus d'ambition ; elle voulait régner sur Napoléon ! l'aventurier italien qui perdit toutes ses victoires n'en garde qu'une, celle d'avoir repoussé

cette femelle ; elle eut redoublé ses infortunes et celles qu'il infligea à notre pays¹.

BILAN DU MYSTÈRE.

Une très intéressante collection est publiée chez Grasset sous la direction de Gaëtan Bernoville avec le concours de Robert Amadou. Sous ce titre divers écrivains traitent les apparences spéciales en quoi l'intelligence se brouille avec la crédulité et celle-ci balaie le rationalisme. Un des meilleurs livres est *Les Guérisseurs* de Maurice Counon, travail sérieux, de bonne foi et très objectif ; *Les Songes* de Raymond de Becker est impressionnant par les documents rapportés et par une explication, une utilisation de l'onirisme. M.F. de La Noë a traité de la « chirologie » et de la « chiromancie » avec une aisance et une clarté qui entraînent la conviction. *Fantômes et maisons hantées*, par Cyrille de Neubourg est un recueil fort étendu de manifestations plus difficiles à admettre et à contrôler. Un savant, M.C.H. Dewisme, traite des *zombis*, cette exploitation des morts-vivants chez les Caraïbes ; c'est assez hallucinant et bien localisé. *La radiesthésie* par le docteur Jarricot est une vulgarisation savante d'une science encore en développement et son mystère, non plus que les autres, n'a pas d'explication. La *télépathie* par R. Amadou laisse tout le mystère à ses phénomènes ; c'est un ensemble à consulter et dont tout esprit inquiet tirera profit.

DÉSERT RICHE.

Nous nous en tenions au désert qui n'est plus une prairie et se lamente avec le siroco, le hamsim et d'autres souffles brûlants ; tout cela est changé ; le Sahara a toujours ses dunes mouvantes, ces jours écrasants et des nuits glacées, mais il devient la convoitise de tous ceux qui souffrent de *l'auri sacra fames*, cette satanée poursuite de l'or à obtenir par tous les moyens. Le pétrole y est né. L'eau revient ; on cultive des

1. Note. Je signale les admirables travaux de Pierre de Lacretelle sur la Tempêteuse (Grasset) et l'admirable livre de Henri Guillemin : *Benjamin Constant Muscadin* (Gallimard). On me trouvera doux en lisant ces résurrections historiques d'une grande précision et d'une lecture attractive.

palmyers mieux que jamais et entre leurs troncs espacés les légumes et les mouches. L'Amérique tend ses avides tentacules et l'Orient, qui réalise le plus beau chantage du monde, est prêt à mettre le feu chez les croyants et à profiter par tous les moyens de ce que ces sots et chiens de chrétiens ont édifié, au prix de tant de sacrifices. Le disciple de Mahomet est toujours prêt à traiter en esclaves ceux qui n'ont pas sa foi, comme aussi les plus sots de ceux qui l'ont. L'auteur des *Echanges légers*, *Maïmona* et *Neige sur un Amour nippon*, Paul Mousset vient de publier (Presses de la Cité), un livre étincelant de documents, d'explications, de psychologie, *Ce Sahara qui voit le jour*, tout y est traité : Le sol, le sous-sol, les installations, le travail, l'administration, l'hygiène, tout ce qui découle de l'utilisation de l'huile noire. C'est un livre à la fois documentaire, historique et d'une haute portée sociologique. Il donne bien aussi quelques espérances aux victimes des Finances nationales, si toutefois les C^{ies} de Pétrole le permettent à ces sots de Français épiques et n'arment pas contre eux-mêmes en définitive, les populations musulmannes.

BALLETS IMAGINAIRES.

L. F. Céline se repose de ses grands épanchements lyriques avec 5 *Ballets imaginaires* qui sont féeries telles que peut les concevoir ce hanté, amateur de danses et bien plus de danseuses. Il conte ses histoires à mettre en... mouvements sur quelle musique ? ce qui constitue une suite de récits imagés et très amusants (Gallimard éd.) *Scandale aux Abysses*. *La Naissance d'une Fée*. *Voyou Paul et Brave Virginie*. *Foudres et Flèches*. Ce n'est ni creux ni faux, mais une mise en scènes chorégraphiques qui en vaut beaucoup d'autres. On y retrouve le Céline délivré un moment de ses obsessions, et s'amusant à créer un film pour notre agrément aussi et dans quoi surgit sa marque, sa fantaisie et une ironie délassante.

BELLES PERFORMANCES.

M. J. Roy vient de publier un nouveau récit *Les Belles Croisades* (Gallimard) comme ses précédents et ses 2 pièces, militaires dans la pensée, le déroulement et la tenue ; c'est fort bien écrit ; cela sent son huile mais c'est astiqué comme pour une revue ; sa carrière glorieuse

achevée profitablement dans la littérature, l'auteur reste militaire et offre cette curiosité d'idéaliser une profession, et chez lui un état dont on ne sait que trop la destination et l'emploi. Il y aurait dans cette tardive tendance une preuve de l'incertitude des idéaux exposés et l'insatisfaction de ne les découvrir que trop tard. Y aurait-il même une tendance prosélytique à transformer des paradoxes en un sermon, que ce ne serait pas une surprise.

L'auteur porte collé à son intelligence une gaine de fer dont il voudrait faire un palladium choisi volontairement et comme une sorte de manteau de prédicant. Cela ne rend pas toujours le talent souple et la gloire bien établie... Alors avec quelques ornements supplémentaires, une utilisation des opportunités, et le militaire bombardier peut se croire apôtre.. De quoi ? mais sans atteindre à une appréciable fixité, prétendre à la chaire du philosophe. Il y a loin du compte entre cette belle ambition et les résultats écrits. Pour justifier les fellaghas, par exemple, l'auteur s'est prêté à un jeu insincère en considérant les hordes asiatiques stipendiées — on sait trop par qui — comme une armée régulière et honorable et nécessaire ; ces mercenaires qui ont en peu de temps plus massacré de gens et de bêtes, détruit l'œuvre humaine, incendié et razzé plus que le bombardier qui sonna en 44 Dresde pour n'en faire que des ruines en quelques instants. Faire de ces sicaires des *camarades*, les confondre impudiquement avec ceux qui avaient à défendre les travaux, les créations de leurs frères, c'est digne de la plus mauvaise foi, de « L'Epress » et de reptations vaines je l'espère, vers une académie ou l'autre. M. J. Roy souhaite à l'armée « énergie et fermeté spirituelle pour sa mission » ; il voudrait que l'armée choisisse ses guerres (ce serait beau !) et ne « participe pas à ses conflits où elle est hors de son choix engagée ». Voyez-vous où nous conduit ce sage retraité, qui méprise (hum !) les « applaudissements du cirque » et donne raison à Junger, fort bien stipendié pour son emploi qui ne date pas d'hier et à Koestler qui n'en est pas à une jonglerie près. Eh ! ces discours militaires m'ennuient ; les mots vont leur train comme des chevaux de parade et des hommes à l'exercice ; ils ont un petit air de cabotinisme qui n'a pas de grâce devant les faits, devant la vérité nue et la pensée désintéressée.

La Cinquantaine a été saluée dans la « N.N.R.F. » : « R.L.D. n'a cessé de s'y exprimer en toute liberté mais avec un grand souci d'érudition sur Molière, sur André Malraux, sur Marc Stéphane et sur J. Rictus (qu'il n'aime guère, mais connaît mieux que personne), sur Villiers de l'Isle-Adam et sur Barbey d'A. (ce qu'il admire entre tous). Le dernier livret apporte de curieuses révélations sur l'histoire et les origines des Diaboliques ». A ce même sujet, « Figaro » (11 août) écrit : « Le 50^e numéro de cette curieuse publication où l'esprit de R.L.D. s'épanche depuis des années avec une verve et une fantaisie rares à notre époque... »

A propos de Léautaud par ci, par là, on dit dans « La Nation Française » (22 juillet) : « Les toujours passionnants livrets, etc. », et, dans le « Journal de Genève », un long et intelligent article d'Eugène Fabre : Le meilleur et le pire dans Léautaud de quoi on va retenir : « Un frémissement a dû parcourir ses cendres à lire ce qu'un autre original des lettres, raconte de lui... Le Mandarin apporte aussi des précisions point négligeables sur les relations de P.L. Un détail ! mais qui traduit exactement l'état d'esprit de l'homme qui pouvait être injuste ; il n'était pas de mauvaise foi ».

D'une lettre de Volnay (ville bénie entre toutes celles des Grands Coteaux) : « Vos pages sur Léautaud ont fait ma joie. Elles sont parmi les meilleures écrites sur cet intéressant personnage ». Et Pierre Varenne : « Ce Léautaud est fait de main de maître. J'ai relu dix fois ces pages si vraies et si fines ». Les thuriféraires argentés vont crier à l'injustice.

M. P. Blanchart, bibliothécaire de la Société des Auteurs et Compositeurs : « Pour plaider contre le procureur que vous êtes, rigoureusement, impitoyablement (à propos des versions chorégraphiques) pour « Mademoiselle Julie », à l'avance effaré, j'ai été détrompé et conquis, heureusement surpris. J'ai trouvé Strindberg dans une autre langue... ».

A propos d'« Extention » sur Jeanne d'Arc, une curieuse transcription de Bertold Brecht à Hambourg : *Sainte Jeanne des Abattoirs*. La Johana Dark (la Jeanne Sombre) de l'auteur est une exaltée de l'Armée du Salut et finit tristement, mais Brecht est un grand dramaturge. Deux conjoints, le docteur Butterfiels anglais et sa femme des U.S.A. ont

publié une étude curieuse : *History Today* sur le cas de Jeanne d'Arc, ses visions, ses sensations avec vue, sons et odeurs. Ce phénomène est imputable, selon ces auteurs, à une maladie logée dans le lobe temporal près de l'os sphénoïde et causée soit par une petite attaque d'apoplexie, soit par une tumeur d'origine tuberculeuse bovine (quelque chose comme les écrouelles). Les auteurs vont à la minutie : Jeanne n'était pas tributaire des époques régulières ; elle n'a pas eu d'hémorragie après telle blessure, etc. ! En dépit de ces anomalies ils reconnaissent à Jeanne un grand courage, et une vive foi... Quand je vous disais qu'on n'en finirait pas.

D'une lettre du Puy : « *Outre que votre attitude devant n'importe quel sujet est toujours celle d'un homme libre, vous avez un pouvoir de sympathie intelligente et d'évocation extraordinaire...* ».

ERREUR. Dans le Livret n° 1, le doux anarchiste dont il a été parlé à propos des *Lettres à Antoine Borie*, publiées dans *Témoins*, se nommait Victor Serge ; son nom avait échappé à la plume du Mandarin, mais ses lecteurs l'avaient reconnu.

SUR LE BONNET PHRYGIEN.

Louis David, qui dut sculpter le bonnet phrygien reproduit dans notre numéro 1, connaissait le quartier et y venait.

OCCASION. On offre : 1° une collection complète de la 5^e Série brochée et couverture, avec supplément : 6.000 francs ; 2° une collection complète reliée en 2 volumes bradel, toile rouge, tête jaspée pour 8.000 francs.

Le premier volume comprend 256 pages ; le second 264 pages, soit ensemble 520 pages.

OBITUAIRE. Le plus ancien et le plus généreux des amis du Mandarin vient de mourir, *Robert Werner*. Homme d'action, directeur d'entreprises considérables, et en même temps, soutien d'œuvres d'utilité et de charité, l'homme était une intelligence et un cœur. Il devait succomber à toutes ses tâches. Connu depuis 1921, il fut le soutien le plus fidèle des « Livrets », dont il est et restera l'Hôte d'Honneur.

AUDIN